Document généré le 16 mai 2024 10:27

Séquences
La revue de cinéma

Salle 2 — À Québec
Du cinéma américain en français

André Caron

Numéro 179, juillet–août 1995

L'État du cinéma en salles au Québec

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59383ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Caron, A. (1995). Salle 2 — À Québec : du cinéma américain en français. *Séquences*, (179), 20–20.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

1951

STRANGERS ON A TRAIN

Suspense: attente angoissante d'un dénouement sans cesse retardé. Adapté (partiellement par Raymond Chandler) d'un roman de Patricia Highsmith, le récit évoque la rencontre de deux inconnus, compagnons d'un voyage au cours duquel l'un propose à l'autre d'assassiner sa femme encombrante. En échange, l'autre, champion de tennis réputé, devra tuer son père. L'idée hitchcockienne de base (le transfert de culpabilité) n'apparaît pas uniquement comme thème, mais comme moteur principal de l'action car le face à face central est bien celui du Diable et de sa créature, soudain dépouillés et plongés dans l'univers abstrait de leurs passions. Un style classique et rigoureux donne au film une austérité cependant fallacieuse, puisque des accès de fièvre correspondent à des moments d'extrême tension. Maître absolu de la durée cinématographique, Hitchcock utilise une série de trucages et d'effets optiques qu'il est allé chercher dans son arsenal d'idées (le meurtre de la jeune femme vu dans les verres d'une paire de lunettes, le regard du psychopathe fixé sur un seul des tennismen alors que les spectateurs du match suivent religieusement la balle de gauche à droite, puis de droite à gauche, le carrousel emballé du parc d'attractions). Un des grands chefs-d'œuvre de l'oncle Alfred (mort en 1980).

et aussi: **Le Journal d'un curé de campagne** (Robert Bresson), **The African Queen** (John Huston), **An American in Paris** (Vincente Minnelli), **A Streetcar Named Desire** (Elia Kazan), **Elle n'a dansé qu'un seul été** (Arne Mattsson), **Miracle à Milan** (Vittorio De Sica), **Le Vagabond** (Raj Kapoor), **Mademoiselle Julie** (Alf Sjöberg), **The Lavender Hill Mob** (Charles Crichton), **The Day the Earth Stood Still** (Robert Wise), **The River** (Jean Renoir).

(suite p. 43)

SALLE 2

À QUÉBEC : du cinéma américain en français

Le Cartier en 1949

Depuis vingt ans, l'exploitation des films en salles a beaucoup changé dans la région immédiate de la Vieille Capitale. Il est terminé le beau temps des cinémas pittoresques comme l'Empire, le Bijou, le Pigalle ou le Capitol (reconverti en salle de spectacles). Elle est bien révolue l'époque du cinéma de répertoire du Cartier ou de la Boîte à Films. Même des salles commerciales comme le cinéma de La Canardière et le Canadien de la Place Laurier ont fermé.

Aujourd'hui, les films sont regroupés dans quatre endroits bien précis. Le cinéma Ste-Foy (3 salles) et Les Galeries de La Capitale (6 salles) appartiennent à Famous Players, tandis que Place Charest (8 salles) porte la bannière Cineplex Odeon. Ces trois pôles d'attraction commerciale forment un large triangle au centre relatif duquel trône Le Clap avec ses trois petites salles. On pourrait même dire qu'à l'instar du petit village d'Astérix le Gaulois, Le Clap de Michel Aubé résiste toujours, du mieux qu'il peut, à l'envahisseur américain, si bien que toute la ville de Québec n'est pas encore occupée.

Le cinéma américain prend cependant la grosse part du gâteau, ce qui n'est pas une situation unique à Québec puisque, partout dans le monde, le même phénomène se produit. Ainsi, sur la quinzaine de films présentés en moyenne chaque semaine en primeur, 80% sont des films américains doublés en français. Il y aura rarement plus de deux titres en version originale anglaise à l'affiche simultanément, ceux-ci se retrouvant presque toujours à Ste-Foy. Cela signifie que, malgré le déferlement américain, les cinéphiles ne peuvent pas vraiment satisfaire leur appétit de primeurs en v.o., surtout depuis la fermeture du cinéma Place Québec il y a deux ans, où ces versions étaient également présentées. Si l'on compte maintenant le nombre de salles, en ajoutant le triplex du cinéma de Paris, qui présente à rabais et en reprise (!) les succès des mois passés, le monopole yankee grimpe à 87%.

Bien sûr, on ne peut comparer la région de Québec avec celle de Montréal, cette dernière étant plus vaste et cosmopolite. Mais il faut avouer que le cachet européen de la ville ne cadre pas très bien avec les goûts d'une population totalement obnubilée (ou devrait-on aller jusqu'à dire colonisée?) par les versions doublées en français de films américains. Seul Le Clap, avec ses 500 sièges, parvient à soutenir un cinéma différent, européen, mondial, allant même jusqu'à offrir des versions sous-titrées de films russes, chinois, cambodgiens, italiens ou même... anglais.

L'occupation américaine risque de prendre encore plus d'ampleur dès Noël 95. En effet, Cineplex Odeon inaugurera un multiplex de douze salles au centre d'achat LeBourgNeuf, alors que Famous Players ripostera avec l'ouverture de six salles supplémentaires aux Galeries de La Capitale. En tout, dix-huit (*dix-huit!*) salles supplémentaires seront consacrées aux films Paramount, Warner Bros., Columbia/TriStar, Disney/Touchstone/Hollywood Pictures, Universal et autres. De quoi réjouir les distributeurs de Montréal qui ne manqueront pas de s'indigner encore une fois contre le soi-disant provincialisme obtus de Québec.

Pourtant, ces décisions, prises à Toronto, de construire de nouvelles salles ne sont-elles pas le reflet d'une emprise globale du marché mondial par les Américains? La situation n'est-elle pas aussi désastreuse à Montréal, à Toronto, à Paris, à Madrid, à Istambul? Québec, après tout, ne représente qu'un minuscule grain de noix de coco dans la gigantesque tarte à la crème que lance l'Oncle Sam à la face du monde. Tant que nous trouverons cela drôle et divertissant, la situation ne pourra qu'empirer.

André Caron